

Inconscient, symptôme, transfert

Adrien Klajnman

L'adolescent, symptôme des parents * ?

Je peux dire que, en arrivant au Centre d'accueil psychanalytique pour adolescents et jeunes adultes (le CAPA), je parlais de loin. D'une parole reçue il y a des années, que le moment de mon entrée en analyse, au sortir de l'adolescence, aurait pu donner le sentiment de vérifier : « Les adolescents ne vont pas vers l'analyste, on y va ou avant, ou après. » Donc l'adolescence mise à la place d'une parenthèse, d'un temps de gel de la parole en proie à l'inconscient. Avec une variante : expression explosive, quasi mise à découvert de l'inconscient, ou mutisme bien trop sage, l'adolescence comme caricature de la psychose, soit déchaînée, soit ultra-conforme.

Mon expérience de professeur de philosophie avec des adolescents au lycée n'y a rien fait au départ. L'exercice de ce métier n'a qu'au fil du temps été réceptif, l'analyse cheminant, à ce qui pouvait émerger du désir de savoir chez les adolescents, à partir d'un déplacement et d'une interrogation dans le désir du savoir. Devant de jeunes « adulescents », il en faut, du temps, pour suivre la voie de l'école socratique et ne pas prendre en exemple ses gros diplômés. Je croyais donc que l'adolescent ne parlait pas, avait mieux à faire, autrement. Cela dit, le début de mon travail avec des enfants m'a révélé que je croyais aussi que les enfants non plus ne parlaient pas ! Même après avoir parlé aux miens et vécu leur accès au langage. J'ai donc traîné cette surdité et ce joli symptôme de la voix empêchée. Bien longtemps après avoir rencontré un truc de travers dans la longue course pour suivre le désir de l'autre, qui me menait vers des réussites dans le savoir, laissant béante la question du mien.

Cette adhésion à l'adolescent silencieux, que je croyais bien sûr dépassée quand j'ai commencé ma pratique, a donc ressurgi. Peut-être du fait que certains adolescents viennent au CAPA, mais le traversent, font signe, montrant ce qui va de travers, agitant un symptôme : ils sont envoyés et accompagnés par des parents qui ne supportent plus ce que l'adolescent convoque en eux. Un parent lance un appel au secours : c'est lui qui va crever, il doit

et ne peut faire face à sa propre mort, de voir morte sa progéniture à cause de la drogue ou d'arts martiaux dangereux. L'adolescent symptôme des parents, c'est donc d'abord un retour à l'envoyeur, celui qui envoie ses parents vers un analyste. À défaut de faire payer l'autre, au CAPA, il le fait parler : d'une vérité qui se fait entendre par lui et par un autre. Il cherche un point d'appui pour se dégager d'une parole ou d'un silence auquel son sort reste emmêlé. « Il se met en danger, il ne fout rien, il suit une mauvaise voie, il va mal » est souvent répété. Qu'y a-t-il là à démêler ? Que dit donc un parent en mettant en exergue un symptôme de son adolescent ? Quoi d'autre que ce filet de signifiants pesants ou errants, dans lequel ce qui entrave l'adolescent est précisément ce par quoi le parent se trouve lui-même saisi, sans pouvoir y répondre ?

Cette question ne saurait supposer que l'adolescent n'a ni symptôme propre, ni suppléance mise en échec ou délire forgé plus ou moins silencieusement. Elle renvoie plutôt à cette expérience d'adolescents qui ne reviennent plus après deux ou trois séances, où c'est le parent traumatique qui parle, l'autre parent n'ayant souvent qu'une présence silencieuse à proposer. L'analyste se prête donc au jeu d'une parole à recueillir et exfiltrer. Il est l'objet d'une demande de l'adolescent : recevoir du parent et renvoyer de travers, sous une autre tonalité, une parole qui envahit, fige, de rester tronquée ou inaperçue. Avec un effet de coupure, de condition à l'émergence ou à l'assomption d'un désir propre, quand le désir de l'autre se trouve trop aliénant. Un père a donc longuement parlé, devant son fils, du fait qu'il s'est lui-même soumis au désir de ses propres parents, dans un milieu où la voie littéraire suivie par l'adolescent est une transgression insupportable. Ce qui fait barrage a ici chance d'être défait, déposé et subjectivé.

Or, ce jeu, dans lequel un parent retourne ou retrouve une carte à partir d'un symptôme de son adolescent, laisse en attente, sans la geler, la parole propre de l'adolescent. Parole tendue et attendue, avant de se faire entendre. En résonance avec certaines cures d'enfants, où l'enfant, parfois très à l'aise dans la parole, vous amène par la main des parents qui souffrent ou délirent carrément. Il participe de la vérité parentale, s'y inscrit, et de hurler lui-même à la maison, vous dépose un parent dont rien, pas même les cris d'enfant, n'arrête la logorrhée. L'enfant peut faire provisoirement alliance avec l'autre, le parent qui pose problème ou à qui son symptôme pose problème. Il demande parfois très explicitement une aide pour guérir son parent. Reste à savoir s'il peut guérir de cette demande... L'analyste peut l'y aider en recevant un temps le parent, puis en l'orientant vers une autre adresse.

Le conflit de l'adolescent qui s'inscrit dans ce circuit n'est-il pas gros d'un dialogue possible hors du nid ? La voix du sujet adolescent peut-elle se déloger du voile où elle reste captive, se dénouer et s'éprendre d'un savoir nouveau, renoué de faire résonner ses propres cordes ? Comme est possible, du reste, une autre prise de parole par l'enfant, après l'entrée dans le langage, pour y dire une vérité, y mettre son symptôme à l'épreuve, ou tenter de s'arracher à la place qu'il est dans le fantasme d'un parent.

Cette double possibilité s'offre à l'adolescent par la prise de parole : prendre la parole pour lui, à sa charge, s'en donner le droit, avec l'émergence d'une question dans l'énoncé de ce qui cloche ; ou parce que son site dans le fantasme de l'autre le met à une place d'objet insupportable et que lui-même ne s'inscrit pas comme sujet dans la chaîne signifiante. Au CAPA, beaucoup se présentent de ce côté-là : s'essayer à la prise de la parole, recevoir des paroles de l'analyste, forger un lien, autour d'un trou énigmatique qui aspire, qu'on fait bien de ne pas inspirer, et d'où la couverture de récits et d'histoires permet de s'extraire un peu.

Je finis donc sur ce qui a ouvert mon propos : une différence dans le rapport au savoir et dans le « je ne sais pas » qui l'article, répété souvent au début de chaque séance.


Freud a proposé une fine lecture de l'ambivalence névrotique, repérable à travers le « je ne sais pas » adolescent, dans son texte « Sur la psychologie du lycéen ¹ », en 1914, écrit avec le souvenir de sa propre adolescence : le savoir reste présupposé chez l'adulte, il consiste toujours en étant honni comme savoir du maître. Maître adulé encore d'être moqué par Freud et ses camarades pour ses petits travers. Ce qui laisse une chance à la passion pour le savoir de certains, comme Freud, de permettre l'engagement hors du nid, dans le social et l'universel. D'y être reconnu et de tenter de s'y reconnaître, d'en recevoir, sous une forme inversée, une question sur son propre désir de savoir.


L'autre « je ne sais pas » ne relève pas de cette ambivalence. Il est articulé par celui qui se présente moins comme un sujet d'énoncés propres que comme sujet enfermé dans les mots ou défaillant, interrompu devant les signifiants et l'énigme qu'ils recèlent. Comme un objet à former par et pour l'autre. Il peut s'agir là de faire séparation, métaphore, en recevant le parent régulièrement, d'abord au CAPA, puis de proposer au parent également une cure en dehors du CAPA. Recevoir deux ou d'eux d'abord, pour ne plus en recevoir qu'un.


Le symptôme est-il donc des parents ou du sujet ? Si on suit Clérambault, seul maître en psychiatrie dont se réclame Lacan, séparer,

recevoir séparément, permet dans les folies à deux de repérer le type de délire à deux dont il s'agit : communiqué ou simultané ². On peut s'en inspirer, pour voir s'il y a une demande du côté du sujet. Et si le sujet peut se faire sujet de son symptôme, de ce à quoi il tient sans le savoir : faire du symptôme le sien.

Mots-clés : savoir, coupure, parole, symptôme, sujet.

* Intervention faite à la journée « Clinique dans le champ lacanien : au cœur de la cité », organisée par les Formations cliniques du Champ lacanien en partenariat avec l'Association des centres d'accueil psychanalytique, le réseau Institution et psychanalyse et le Réseau enfant et psychanalyse, à Paris, le 2 février 2019.

1.  S. Freud, « Sur la psychologie du lycéen » (1914), dans *Résultats, idées, problèmes*, tome 1, Paris, PUF, 1988, p. 227-231.

2.  G. G. de Clérambault, « Contribution à l'étude de la folie communiquée et simultanée », 1902, dans *Œuvres psychiatriques*, Paris, Frénésie, 1998, p. 3-25.